

## « On dirait que ce serait »

Noëlle Châtelet

---

*Grâce à la magie du conditionnel : « on dirait que ce serait », l'enfant, libre de rêver, invente une nourriture fictive plus vraie que nature, qui, tout en comblant sa faim symbolique, lui permet à travers le jeu de l'imaginaire de « décliner les degrés possibles du dégût ou de la passion ». Rêves et jeux de l'imaginaire enfantin.*

La petite fille tend à son frère une soucoupe en plastique ébréchée, avec une cuillère cabossée. Dedans, un mélange de terre et d'eau, décoré au dernier moment - car un dessert se doit être beau n'est-ce pas ? - de quelques pétales de fleurs de pissenlit. « On dirait que ce serait de la mousse au chocolat », dit la petite fille. Elle n'a pas dit on « dira » mais on « dirait », parfaitement scrupuleuse sur l'emploi du conditionnel. Elle n'a pas dit que ce « sera » mais que ce « serait », doublant ainsi ce conditionnel, lui donnant sa force, son poids maximum d'innovation car je ne la crois pas sensible à ce point à la concordance des temps, la fillette, je croirais plutôt à son goût forcené de la répétition, de cette insistance propre à l'enfance.

Le futur appartient au monde des adultes. Si l'enfant l'utilise, c'est pour invoquer l'avenir : « Plus tard je serai hôtesse de l'air. » Le futur immédiat, c'est le temps des parents, le temps de l'injonction : « Tu te laveras les dents avant d'aller au lit ! » Le temps de l'ordre qui n'admet pas la réplique : « Tu iras à l'école ! » Parfois même celui de la réprimande sans appel : « Puisque c'est ainsi, tu n'auras pas de dessert ! » Plus pressant qu'un présent avec lequel on peut transiger en repoussant l'échéance par mille habiletés,

en « temporisant » précisément, le futur porte en lui de la fatalité. Il s'inscrit pour l'éternité comme les dix commandements gravés par le doigt de Dieu sur la pierre du désert. Le futur instaure entre l'enfant et l'adulte la distance du pouvoir, la domination du second sur le premier, l'objet muselière.

Dans la barrière d'intransigeance du futur, le conditionnel ouvre donc une brèche. C'est le temps de la revanche, de la timide rébellion, le lieu de l'échappatoire. Le conditionnel devient ainsi le mode privilégié de l'univers ludique, la compensation du présent, du futur, de toutes les menaces extérieures. Il devient le temps du rêve, quand l'impossible se fait possible grâce aux règles enfantines, qui, contrairement à celles des adultes, ne viennent pas du dehors mais du dedans, quand la loi inventée, réinventée, n'est plus celle du plus fort, mais celle, plus forte encore, d'une pulsion intime, personnelle, celle de la *fantaisie*. La mousse au chocolat de maman est certes délicieuse mais elle a aussi un je ne sais quoi de limité. Bref, elle a le goût exclusif du chocolat, rien d'autre que ce goût-là. Pas de rêverie possible avec elle. On bute sur l'objet même, sur le chocolat réduit à soi-même, à sa réalité.

Il n'y a pas de surprise avec la mousse au chocolat de maman - sauf celle désagréable de voir l'assiette se vider inexorablement de son contenu - tandis que la mousse qui se fabrique au fond du jardin avec la terre volée dans les plates-bandes, cette terre un peu collante qu'il faut nettoyer, au mieux des cailloux, au pire des animaux grouillants de toutes sortes, cette mousse quand on la mange sans la manger, en faisant semblant, le semblant du conditionnel - c'est-à-dire on ne peut plus solennellement, on ne peut plus sérieusement, tout le corps et l'esprit concentrés pour mieux faire agir le sortilège -, eh bien cette mousse a un goût de chocolat comme seul on peut le *rêver*. C'est un chocolat paradisiaque, un chocolat sublimé par la vertu de la croyance, la magie venue du « on dirait que... », un chocolat qui défie toute concurrence.

De plus ce dessert (et pour cause) a l'avantage de durer toujours. On le dévore et il est encore là, si bien qu'il se met à résumer à lui seul tous les desserts du monde rangés dans la mémoire dans le tiroir nommé « sucreries ». Il allégorise le délice par le miracle de l'imagination cumulative, un délice qui dépasse le goût exclusif du chocolat pour s'aventurer vers d'autres délices : la meringue, le caramel, la crème vanillée ou autre confiture de marrons. C'est

toujours le mode conditionnel qui permet la confusion et la profusion, car, comme son nom l'indique, ce conditionnel implique la « condition » - qui n'a rien à voir avec l'injonction ou l'ordre ou la réprimande -, la condition qui consiste précisément à se mettre « en condition de », en condition de croyance. Cette condition, librement consentie dans le territoire bien circonscrit de l'univers enfantin, cette condition donc est un état, l'état d'abandon consenti.

Le conditionnel agit ainsi qu'une drogue, un filtre ou une légère hypnose. C'est le mode de l'enchantement au sens pur de l'étymologie. C'est ce conditionnel, le « on dirait que ce serait... » qui autorise le faire-semblant du petit frère auquel la fillette a tendu l'assiette ébréchée. Le petit frère, sans cuillère, la main serrée sur un ustensile imaginaire qu'il porte à la bouche avec des mimiques de volupté admirables, fait honneur à la cuisinière, laquelle, plantée devant lui, les yeux brillants, déguste elle aussi sa récompense. Sans le « on dirait que ce serait... » peut-être le petit frère aurait trouvé ça répugnant la mixture de l'assiette ébréchée, vaguement écœuré à l'idée qu'il puisse s'y trouver encore un ver de terre qui aurait échappé à la vigilance de la sœur...

Il faudrait maintenant se demander pourquoi le jeu si sérieux avec et autour de la nourriture prend une place si essentielle dans le ludisme enfantin, pourquoi, à peine sorti de table, l'enfant s'empresse en particulier de reproduire l'épisode du repas. Nous parlions tout à l'heure de « compensation » ; elle peut s'expliquer en effet par le fait que, généralement, l'adulte ne présente pas le manger à l'enfant comme un moment de plaisir mais plutôt comme un devoir où viennent interférer des contraintes diverses de silence, de propreté, de « tenue » en général si le repas est pris en famille, auxquelles s'ajoute la terrible interdiction du « chipotage », seule échappatoire quand arrivent les endives, le poisson plein d'arêtes, ou les lentilles aux clous de girofle qui rappellent le dentiste. Le repas familial est une enceinte surveillée où le dégoût n'est pas plus autorisé que la rapacité. Il exige la modération en tout, attitude absolument contraire aux pulsions ou aux répulsions enfantines<sup>1</sup>.

Le « on dirait que ce serait... » hors de la cuisine ou de la salle à manger réelles permet d'effacer et de recommencer en quelque

---

1. Sur ces répulsions il y aurait beaucoup à dire - mais ce n'est pas ici notre propos - avec le cortège des maladies qui vient avec : anorexie, boulimie, etc.

sorte, en reconstruisant un espace à la dimension du plaisir, en inventant un rituel qui vienne aussitôt combler les vides, arrondir les angles du repas forcé, contrarié. Dans le repas fictif, on peut parler, se salir, refuser la bouillie de terre ou en dévorer dix assiettes : manger avec les mains, avec les pieds, sur les genoux si l'on veut, bref, n'importe comment. Il suffit de le décider, de se mettre d'accord avec les participants. Combien d'enfants sortis de table la faim au ventre (non qu'ils aient été privés de nourriture mais privés de l'essentiel : de la liberté dans la nourriture) éprouvent une faim symbolique bien plus tenace, bien plus intense qu'une faim réelle, et ont ainsi à la « dînette » assouvi leur appétit !

On notera au passage le charme du mot « dînette », utilisé par les enfants, qui, par le simple effet du diminutif, fait passer le dîner rebutant à une forme sympathique et amusante de la collation. Un diminutif qui réduit aux dimensions de l'enfant l'objet même du repas, trop impressionnant quant on le subit chez les « grands ». Il arrive d'ailleurs - juste retour des choses - que ces mêmes « grands » utilisent eux aussi l'expression « dînette » pour parler d'un repas pris sans cérémonie, d'un « grignotis », comme on dit, où le jeu et l'insouciance l'emportent sur le protocole, comme si, à leur tour, ils imitaient leur progéniture...

*Liberté...* c'est bien le mot clé de l'affaire. Le « on dirait que ce serait... » s'articule sur cette exigence. Liberté de baptiser cuisine, salle à manger, table, chaise, mousse au chocolat, n'importe quelle place, objet, aliment. Liberté de faire cesser ou durer le repas, d'y associer n'importe quelle autre invention en le déclinant avec d'autres jeux. Liberté de mettre en scène, surtout, l'éventail complet des émotions interdites à la vraie table, c'est-à-dire de décliner sur le mode hyperbolique les degrés possibles du dégoût ou de la passion, toutes les expressions étant autorisées, y compris les « beurk », les « pouah », les « miam miam » et autres interjections accompagnées des mouvements adéquats. Le « on dirait que ce serait... » définit un espace d'une absolue liberté, y compris même dans la régulation de cette liberté. Car la liberté s'ordonne selon des codes variables et parfois contradictoires, la règle essentielle consistant à parodier les adultes.

Cependant la parodie n'exclut pas la reproduction pure et simple du modèle parental qui s'assimile alors à un simple jeu de rôle mimétique. Rien n'empêche en effet la fillette qui tend l'assiette

ébréchée à son jeune frère de prétendre être la maman auprès de son bébé. Elle peut même trouver un certain plaisir à jouer ce rôle-là, en réitérant dans leur exacte authenticité les gestes et les paroles que sa propre mère a eus envers elle. Rien n'empêche qu'elle oblige le petit frère à se confiner dans le personnage de l'enfant, du moment qu'il est d'accord - cela se décide au préalable - mais qu'elle l'autorise à changer d'âge, de voix, de caractère, bref à mettre dans son personnage ces petites différences, ces légers décalages qui font que l'amusement est possible aussi pour lui. L'excès là encore est permis. La scène peut fort bien se terminer par une gifle que le « bébé » acceptera au nom de l'accord préalable.

En giflant son frère qui refusera peut-être de reprendre de sa mousse au chocolat, la fillette aura sa réparation par rapport aux gifles reçues à cause des endives, du poisson plein d'arêtes ou des lentilles aux clous de girofle qui rappellent le dentiste... La parodie, le mimétisme mettent en lumière la fascination ambivalente des enfants pour les adultes, particulièrement lorsqu'il s'agit de la nourriture. Cette ambivalence fera osciller la dînette, le jeu du « on dirait que ce serait... » entre la vengeance et la fascination, jouant habilement du souci de la vraisemblance et de l'identification. Le prétexte de la nourriture va donc permettre à la fillette d'échapper, le temps d'un jeu, à son statut d'enfant, un jeu qui, comme tous les jeux de l'enfance, s'accomplit avec sérieux, avec zèle, sur un mode conditionnel sans concessions, ne serait-ce que pour prouver aux adultes qu'on peut faire encore mieux qu'eux.

Pourtant il serait dommage de réduire le jeu des repas à une simple confrontation avec les adultes. Ce qui se passe entre l'enfant et la nourriture - fictive ou réelle - est d'un rapport autrement plus profond. L'enfant a bien compris combien la nourriture sollicite son corps, comme elle met en éveil les lieux mystérieux où s'aventure le plaisir, un plaisir trouble encore, certes, mais extraordinairement présent. L'enfant a bien compris que, avec la nourriture, la vraie, des modifications apparaissent, que l'espace organique en est tout chaviré, bien compris qu'après avoir bu on fait « pipi », qu'après avoir mangé on fait « caca », et que ce « pipi-caca » n'est pas sans attrait, que c'est même un moment plutôt délicieux, ma foi, avec lequel d'autres jeux peuvent s'inventer.

La dînette (si aucun adulte ne vient la déranger) pourrait donc fort bien s'enchaîner sur des divertissements « pipi-caca », la plu-

part du temps eux aussi parfaitement fictifs, mais qui seront quand même l'occasion de déculottage, d'exhibitions diverses qui agrémentent encore l'épisode du chocolat - une manière de dévier la sexualité balbutiante vers un surinvestissement des fonctions naturelles, une sublimation de l'espace organique -, car on ne voit pas pourquoi le petit frère refuserait de se mettre sur le pot si « sœur-maman » l'ordonne, le tout dans la plus grande candeur, la fameuse candeur enfantine que Rousseau s'est peut-être entêté à vouloir innocente... Mais, avant d'en venir à ces... « extrémités », disons que le simple « patouillage » avec la terre, le sable, l'eau, les cailloux, tous les éléments qui leur tombent sous la main pour faire croire à la nourriture, est aussi en soi une source de volupté, de bonheur.

Charles Fourier, dans le *Nouveau Monde amoureux*, consacre quelques pages assez divertissantes à l'utilisation particulière qu'il ferait des enfants dans sa cité idéale, en s'appuyant sur cette constatation indéniable : les deux délectations principales de l'enfance sont la gourmandise et l'attrance pour la saleté. Partant de là, il confierait volontiers les activités culinaires et les travaux de nettoyage et d'ébouage à ces chers petits, particulièrement heureux, semble-t-il, lorsqu'ils peuvent se rouler par terre dans les ordures et patauger inlassablement dans la fange ou la gadoue, plus proches ainsi des porceux que des enfants d'hommes !

Pendant quand il suggère la gourmandise des enfants, Fourier privilégie le sucre, c'est pourquoi d'ailleurs c'est plutôt aux pâtisseries qu'il confierait de préférence l'éducation des petits. Là encore il touche à une vérité. La sucrerie est en quelque sorte l'emblème de la nourriture-plaisir. La fillette ne proposera pas à son petit frère de la viande ou des épinards (sauf si elle veut le gifler immédiatement) mais c'est avec le chocolat qu'elle l'aguiche. Le dessert, c'est la récompense du repas, qui enfin clôture une série d'oppressions, le moment où la gourmandise est conviée officiellement à table et pour cette raison aussi que l'adulte l'utilise comme un chantage pour faire passer ce qui précède : le salé, l'indigeste, les viandes saignantes, récalcitrantes, etc.

Ah ! Rousseau avait bien raison d'associer les mangeurs de viande à des cannibales aux instincts meurtriers ! Les nourritures d'enfance devraient toujours (pense l'enfant qui se bat avec sa viande sanguinolente) ressembler au lait de la première tétée, à ces bouillies onctueuses qui glissent dans le gosier sans effort, qui coulent, qui

coulent de source... Douceur des crèmes, des laitages, des flans, des glaces, du fondant ! Danger de la fourchette aux pics dressés, du couteau acéré ! Abandon de la cuillère, incurvée, lisse, creuse comme une main généreuse ! Il est difficile de démêler ce qui dans l'attrait du sucre correspond à un comportement social et à une véritable attraction (où la chimie a sans doute sa place elle aussi) mais c'est un fait que le sucre génère une sorte de passion, car, pour une sucette ou un carambar, je connais bien des enfants prêts à se livrer à de véritables exactions ; comme faire le mur au risque d'être renvoyé du lycée pour se procurer un roudoudou, cette invention (diabolique) qui consiste à remplir de sirop un coquillage que l'on peut lécher des heures, y compris pendant la classe, le coquillage ayant la taille exacte d'une paume d'enfant !

J'en connais plus d'un qui vendrait père et mère pour un tube de lait concentré ou un rouleau de réglisse ! Un enfant dans une boulangerie ou une épicerie astucieuses (celles qui disposent sur le comptoir les bocaliers pleins de guimauve, de pastilles, de multitudes de petites sucreries, plus tentantes les unes que les autres) est un spectacle en soi. C'est un véritable rituel de composer la palette des délices, bonbon après bonbon, et surtout - cela ajoute probablement au plaisir - de les payer soi-même avec quelque menue monnaie extraite de sa petite cagnotte personnelle. Toutes ces douceurs sont prévues pour agrémenter les entre-repas, ces longues heures d'ennui où mâchonner une boule de gomme, la sortir et la remettre dans la bouche inlassablement, remplit la vacuité des choses.

Les sucreries comblent indiscutablement un grand vide organique où se métaphorise de l'existential. Tant qu'on suce un caramel, tant qu'on le roule entre ses dents, quelque chose d'essentiel se passe : l'esprit vagabonde dans une rêverie douce qui a la forme de ce caramel, le goût, la consistance. Tant que la bouche s'occupe, rien de menaçant, rien de grave (on dirait) ne peut arriver, comme si la bouche à elle seule avait ce pouvoir magique d'écarter le danger, un danger diffus, indéfinissable, mais aussi inquiétant qu'une assiette d'endives ou un poisson plein d'arêtes. Au fond, le rêve absolu de l'enfance pourrait bien être que tout puisse se manger, que tout deviennent chocolat, caramel, qu'aucune aspérité du monde ne résiste à un bon coup de langue, que les maisons, les arbres, l'univers entier se lèche comme un roudoudou, se grignote

comme un sucre d'orge, que les montagnes se mettent à couler telle une glace fondant au soleil, et que le soleil lui-même se transforme en une gigantesque tarte au citron meringuée.

C'est pourquoi peut-être, parmi les sucreries que lui propose le boulanger, l'enfant choisit de préférence les figurines en sucre, les animaux en pain d'épice, comme si en les croquant il devenait papa, maman, l'institutrice, l'affreux chien de la concierge ou le cochon particulièrement répugnant de la ferme avoisinante. En période de Pâques, la joie est à son comble de ce point de vue car le chocolat prend des formes universelles : de la poule qui pond ses œufs au poisson *sans arêtes* rempli de crevettes, de moules qui font rêver aux vacances à la mer, aux pêches miraculeuses ; sucreries d'autant plus précieuses qu'elles font l'objet d'un jeu où les adultes cette fois ont bien fait les choses puisqu'il faut les trouver dans les cachettes du jardin tandis que les cloches de l'église sonnent à toute volée pour une raison qu'on n'a pas bien comprise mais tant pis, c'est bien beau quand même !

Finalement l'adulte n'est pas forcément l'ennemi. Reconnaissons qu'il sait être généreux. Il permet les desserts, ferme souvent les yeux sur les cachotteries avec la boulangère et surtout, surtout, il a inventé le goûter ! Le goûter... de toutes les nourritures d'enfance, de loin la plus attrayante. Celle qui combine le sucré et la liberté puisqu'il se prend un peu n'importe comment les jours ordinaires : dans la rue, dans la cour de récréation, sur le cahier de brouillon des devoirs du soir, debout, à quatre pattes, sur le lit, en courant, en sautant à la corde, n'importe comment puisque ce n'est pas à table, dans un espace et une durée limités, restrictifs, ou bien encore les jours de fête (organisée par maman) avec tous les copains, les copines, autour d'un gros gâteau avec limonade. Ah ! le pain au chocolat ! Le chocolat dans le pain à la place de la mie, mieux : le chocolat en poudre répandu sur une tartine beurrée, qui s'élève au moindre souffle et vous colore le nez tout imprégné d'odeurs ! Le goûter, nom substantif formé sur le radical *goût*, autre forme du verbe qui signifie « savourer », « déguster », c'est-à-dire satisfaire en un mot au *plaisir*, ce même plaisir recherché, débusqué grâce au « on dirait que ce serait... », le sésame de tous les *possibles* dans un monde où l'interdit domine.

---

*Noëlle Châtelet*